

Puis il dit à haute voix :

— Ce soir, les bateaux rentreront de nuit !

— Je le sais, Léonardo, et il faut en finir avec cette histoire... dit le vieil homme, ça a failli plusieurs fois mal tourner pour moi... ça tournera mal pour toi... il fait trop froid. L'été, passe encore... mais maintenant... Ces têtes de mules de patrons pêcheurs ne veulent rien entendre. Je leur ai proposé de traverser l'eau en barque et d'aller mettre la lampe au bord de la digue Ils n'auraient qu'à la suivre en laissant la lumière sur tribord, mais non, ils disent que le long de la digue il y a des hauts fonds rocheux faits de rochers de la digue qui ont roulé au fond durant les tempêtes d'hiver. Ils disent qu'ils peuvent les repérer de jour mais pas la nuit, ils préfèrent, s'ils se trompent, ensabler les bateaux que de prendre le risque, disent-ils, de faire côte sur du dur.

— Ils n'ont pas tort, dit Léonardo, la seule solution c'est de construire, dans l'embouchure, une digue de protection et un port en eaux profondes, bien abrité du Grec et du temps à la mer.

— Ça se fera un jour, ça c'est sûr, mais pour le moment ils sont pas assez nombreux.

— En attendant, on prendra le bain ! dit Léonardo en riant.

Louis, lui, contrairement à son habitude, ne riait pas, ne souriait même plus.

— Allez, dit-il en rentrant chez lui, je vais déjeuner, si la petite se réveille, dis-lui de venir déjeuner avec Papé, Vincente a fait des pains-coings.

Léonardo tournait la cuiller dans son bol de café lorsque la petite fille se leva et vint, somnolente encore, sur les genoux de son père. Elle avait gardé, malgré ses onze ans, cette odeur fraîche et douce

des enfants en bas âge. Léonardo, en buvant son café, lui caressa la tempe du bout des doigts.

– Papa, gratte-moi dans le dos dit-elle.

– Oui, dit son père, après si tu veux tu iras déjeuner chez Papé, il t’attend.

– Tu sais pas si mamé Vincente elle m’a fait des pains-coings ?

– Je crois que oui, répondit Léonardo.

Luna sauta des genoux de son père et Isolina n’eut que le temps de crier :

– Luna, couvre-toi il fait encore froid !

Le géomètre dit : le plus court chemin d’un point à un autre, c’est la ligne droite. Le poète répond : non ! C’est le bonheur d’une journée !

Le bonheur, ce jour-là, était pareil aux autres jours.

En début d’après-midi, Cimone alla finir de badigeonner de chaux les pieds de souche d’une vigne de chasselas. Léonardo retourna au chantier sortir de l’eau le chariot à bateau resté au bas du plan incliné depuis la dernière mise à l’eau d’une catalane.

En fin d’après-midi, Isolina le rejoignit avec la lampe-tempête et des vêtements de rechange.

– Tu as vérifié la mèche ? demanda Léonardo.

– Oui, chéri, répondit la femme, la mèche, le pétrole, tout va, de toute façon on s’en est servi cet hiver à la maison.

– Tu rentres ? demanda Léonardo.

– Non, je viens avec toi, je t’attendrai au bord... je te sécherai et on rentrera ensuite, quand tu seras bien sec.

– Bon, on y va ! dit l’homme sobrement.

Ils parcoururent l’un contre l’autre le chemin qui les séparait du coude du fleuve qui précédait de deux cent mètres l’ouverture sur la mer.

— On a le temps... il ne fait pas encore nuit. J'espère que cet hiver les fonds ne se sont pas trop déplacés, il n'y a pas eu de grosses crues... mais enfin, on ne sait jamais dit Léonardo.

— Tu restes dans l'eau le moins possible, tu m'entends ? tu tousses encore, les eaux sont froides, j'ai peur... tu ne peux pas savoir comme j'ai peur, murmura Isolina.

— Mais non ! Isolina, enfin... C'est pas la première fois, ce soir ce sera un peu plus dur, mais après ça ira, tu verras.

Léonardo embrassa sa femme.

— Qu'est-ce qui te prend ? On en a vu d'autres, tu ne crois pas ? dit-il tendrement.

Ils se sont assis dans l'herbe en attendant que tombe la nuit.

— Isolina... écoute ce silence... écoute... Et, au bout d'un long moment : le silence de Sperlonga... murmura l'homme, soudain saisi d'un incontrôlable frisson.

Nul bruit dans la nuit naissante. Nul cri d'oiseau rejoignant dans l'obscurité leur remise. Nulle respiration d'ailes dans l'air. Aucun écho de cris d'enfants, ni d'aboiements de chien au loin, par-delà ou le long du fleuve.

Le silence était absolu. Sans début et sans fin. Il s'était emparé de l'espace et du temps. Même le clapotis de l'eau contre la berge avait cessé.

— Ils arrivent ! souffla Léonardo en apercevant le premier fanal du premier bateau surgissant de la mer, et virant de bord à l'embouchure de la rivière pour en remonter le cours.

— Oh mon Dieu, murmura Isolina, reviens vite, je t'en supplie.

Léonardo pénétra dans l'eau glacée, la lampe-tempête allumée sur la tête.

L'eau sur les mollets de l'homme referma ses crocs.

Isolina, sur la berge, fixait cette lumière qui s'éloignait en se reflétant dans le fleuve.

Lorsque le niveau de l'eau atteignit le niveau du ventre, Léonardo, malgré lui, en réponse au froid qui lui sciait le corps, contracta tous les muscles de l'abdomen, de la poitrine et des épaules. Il continua d'avancer tous muscles bandés. Il eut le sentiment de pousser vers le large un invisible et monstrueux rocher.

De la berge, parvenait à Isolina une sorte de bruit d'étrave ouvrant le flot, accompagné de soufflements rauques et réguliers comme ceux d'un animal à la peine.

Léonardo avait atteint l'extrême limite du sable. Le silence comme l'eau s'était derrière lui refermé. Elle lui recouvrait maintenant les épaules et lui effleurait le menton.

La souffrance qui lui faisait ouvrir grande la bouche sans que le moindre son n'en sortit, qui lui hachait les membres et la poitrine et bloquait la respiration, l'abandonna soudain... Maintenant, il ne sentait plus rien. Son corps, ses membres, ne lui appartenaient plus, le froid les avait envahis, irrigués, tétanisés, s'en était emparé et ne les lui rendrait plus.

Léonardo vacilla. Il comprit que sa route s'arrêtait là, qu'il était arrivé au terme de son voyage. Léonardo di Navonne faisait parti de ces hommes qui ignorent la peur ; ceux-là ne sont pas pour autant insensibles au chagrin. Le sien prit les dimensions de l'Univers quand il lui sembla entendre le rire de Luna parvenir jusqu'à lui, puis s'en aller en le laissant seul, seul dans la nuit, seul dans le froid.

C'est ainsi, dans cette solitude absolue, qu'il prit congé du Monde. Il eut, en partant, l'ultime sentiment qu'une force à laquelle nul ne peut résister le tirait vers l'arrière. La mort l'avait saisi par la nuque. Il s'abandonna. C'était terminé.

Lorsque de cette tête renversée, à l'instant de son immersion, les yeux ont regardé le ciel, ils n'ont même pas vu, pour la dernière fois, l'étoile.

Rien. La parenthèse refermée, le silence d'avant avait rejoint celui d'après.

À Sperlonga, ce vieux fou de Pie di Marmo avait dit :

— Le néant est une idée simple.

La parole du fou vaut bien celle du sage.

Dans le silence de la nuit, le premier bateau remontait lentement le lit du fleuve

À cent mètres de Léonardo, l'homme de proue vit brusquement disparaître le phare au ras de l'eau, il se retourna vers l'homme de barre et cria :

— Affale ! Affale !

Puis vers les matelots :

— Mouillez ! Mouillez !

Ces derniers se saisirent de l'ancre et, avec un bruit de chaîne déroulée, celle-ci atteignit le fond.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le barreur dans l'obscurité.

Il y a qu'on va dormir là... l'italien a coulé !

— Putain ! répondit l'autre en guise d'oraison funèbre.

Soudain, dans cette nuit d'encre et venant de la berge dont on n'apercevait même pas le contour, monta un hurlement de louve qui fouetta les hommes à hauteur de reins.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna l'un des matelots d'une voix blanche.

C'était un hurlement de rage et de désespoir, une protestation légale et légitime, si sincère, si forte, lancée à la face du ciel et à celle des hommes, lancée avec assez de force pour s'en aller de mers en océans, de plaines en forêts, de déserts en déserts dans l'infini du monde.

Dieu le reçut en plein visage, mais Dieu ne cligne pas des yeux.

Léonardo di Navonne ne fut jamais rendu aux siens. Le soir, on voyait souvent une femme au regard farouche parcourir la digue et, face au vent, regarder la mer.

Isolina imaginait son mari, ce corps qu'elle avait étreint, qu'elle avait chéri, qui l'avait réchauffée, protégée, voyageant lentement dans les fosses marines selon l'humeur des vagues et la fantaisie des courants.

Comme les Doges de la Sérénissime il avait épousé la mer et devait désormais se soumettre à ses caresses. Elle se disait que la mer était digne de lui et elle accepta le partage.

Au bout de quelques semaines, elle craignit que les vagues ramènent sur la grève ce qui restait de lui. L'homme de sa vie avait un tombeau à sa mesure et puis, se disait-elle, le vrai tombeau des morts c'est le cœur des vivants.

La vague ne lui rendit jamais son homme mais un jour lui rendit la lampe. On avait trouvé l'objet bien en haut de la plage, le surlendemain d'un gros coup de temps à la mer. Les vagues, gigantesques, l'avaient déposée là.

La lampe-tempête est restée là, posée sur l'angle de la cheminée et quelquefois, les jours de grand chagrin, ces jours imprévisibles où l'absence est si glacée qu'elle pénètre les chairs, Isolina rallume à nouveau, pour elle seule, la flamme qui l'empêche de s'échouer et qu'un soir d'avril elle a vu s'éteindre.

Trois ans ont passé depuis le départ de Léonardo di Navonne pour la dernière de ses aventures. Cimone a repris le chantier naval et le travail ne manque pas. Quelques catalanes de plus ont été armées pour la pêche et il est question de construire une digue sup-